

Ils se convenaient, du reste, à merveille, et ils passaient ensemble non-seulement les heures d'étude, mais aussi les heures de récréation.

La botanique était pour eux une intarissable source de conjectures attrayantes. Ils s'indignaient de penser que, entendue, comme elle l'est par la plupart de ceux qui s'en occupent, l'étude de cette science devient à la fois un fatigant exercice de mémoire et une révoltante exploration de la matière, une technologie barbare et un rebutant travail de dissection opérant sur des cadavres. Eux, au contraire, voyaient en elle à la fois la psychologie et la physiologie des fleurs ; et, se dégageant de l'étroite région de l'observation rigoureuse et des faits constatés, ils se laissaient emporter sur les ailes de leur imagination dans le vaste champ des hypothèses.

Au surplus, ce n'est pas dans ce qui a rapport à la botanique seulement que l'abbé Bertrand cédait ainsi à son penchant pour les déductions idéales. C'était là une disposition essentielle de son caractère, et il apportait le même esprit dans toutes ses études, dans toutes ses appréciations.

Ainsi conçue, l'éducation d'Etienne avait le tort de lui présenter toute chose sous un jour trop favorable et de lui préparer de cuisants désappointements pour l'époque où il aborderait les réalités de la vie.

Ces désappointements ne lui manquèrent pas, en effet. A peine eut-il terminé son éducation, que mademoiselle de la Fare, songeant à lui ouvrir une carrière, le plaça à l'Ecole militaire, d'où il sortit avec le grade de sous-lieutenant. Mais après avoir cruellement souffert à Saint-Cyr, il souffrit plus cruellement encore lorsqu'il fut admis dans un régiment. Le caractère sceptique de ses camarades, l'inflexible rigueur de la discipline, la nature positive de ses devoirs, changèrent peu à peu son dégoût en désespoir et, un beau jour, il donna sa démission et jeta son épaulette.